

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 71 (1983)

Heft: [8-9]

Artikel: Machisme et littérature en Amérique latine

Autor: Araujo, Helena

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-276926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Machisme et littérature en Amérique latine

A peine connues, à peine traduites, les femmes écrivains latino-américaines restent encore aujourd'hui les victimes de préjugés tenaces

A en croire les critiques, le grand boom de la littérature latino-américaine — que nous avons connu en Europe dans les derniers dix ans — aurait été un phénomène strictement masculin. En effet, nous n'entendons parler que de Gabriel García Márquez, Julio Cortázar, Mario Vargas Llosa, Alejo Carpentier, parmi d'autres. Cependant, malgré le silence des mass media, les femmes n'ont pas été absentes du mouvement de création littéraire, surtout durant ces dernières années où beaucoup d'entre elles se sont mises à écrire.

L'écriture féminine latino-américaine a un lourd passé. Lorsqu'on réalise combien la société hispanique est restrictive et étouffante, on comprend pourquoi les femmes ont tant hésité à prendre la plume. Dans les cultures où la tradition patriarcale et le machisme sont liés à la morale catholique, les femmes doivent être soumises, inférieures et dépendantes. Dans ce contexte, les femmes écrivains sont considérées comme des « amateurs » éclairés, et leurs talents artistiques sont confinés au cercle familial pour éviter que cela ne soit matière à scandale.

Le roman, ce bouc émissaire

En abordant le roman, il convient de rappeler que dans le passé, la femme de lettres devait non seulement affronter les difficultés « propres à son sexe », mais aussi celles que rencontrait n'importe quel écrivain de son époque. Le roman fit une apparition tardive dans des pays où la grandiloquence romantique et l'art oratoire étaient préférés. Au début du XXe siècle, la sous-industrialisation et la croissance urbaine vont créer des situations complexes qui offrent des sujets plus proches des conflits dans les relations humaines. Avec le « roman psychologique », la revendication sociale est érigée en genre, surtout en défense des Indiens. En même temps, vers le sud, en Uruguay et en Argentine, se dessine un courant littéraire tourné vers l'ésotérisme et le fantastique. Pour la plupart des femmes écrivains, le style autobiographique prévaut. En dehors du ton confidentiel et intime, la volonté de « prise de conscience » est toujours présente.

Le poids de la censure sociale

Toutefois, des pionnières comme Teresa de la Parra, María Luisa Bombal, Antonia Palacios et bien d'autres qui ont publié au

cours des années 1930 et 1940, craignant encore la censure sociale qui obligeait la femme à éluder toute description « crue », la forçant à se réfugier dans l'euphémisme. Après les années 1950, cette tendance sera dépassée par une écriture plus ouverte à l'ironie et à la représentation érotique. La Salvadorienne Claribel Alegria, la Mexicaine Luisa Josefina Hernández, la Vénézuélienne Matilde Daviú, la Colombienne Alba Lucía Angel, l'Argentine Alicia Dujovne et l'Uruguayenne Cristina Peri-Rossi, parmi d'autres, vont repousser les artifices de la pudeur, en dépassant cette sensiblerie avec laquelle, dans le passé, on confondait « ce qui était proprement féminin ». Plus que jamais, ces romancières s'efforcent de reconnaître leur corps, ce corps refusé par la religion et par la morale catholique trop stricte. N'oublions pas que depuis toujours, ces femmes appartenaient à une classe qui imposait, par tradition, la virginité ou la maternité comme alternative et la frigidité comme condition de décence. Il ne faut alors pas s'étonner que l'écriture ait dissimulé ou camouflé le désir par une sentimentalité à l'eau de rose. La quête amoureuse impliquait pourtant une recherche de l'expression et de l'identité sexuelle ; en outre, *la romance* ou le mariage était la seule expérience, la seule évasion possible.

Exclusion/discrimination

La littérature féminine a été évidemment marginalisée. Dans une société aussi phallogratique, la discrimination dans l'industrie éditoriale semblait tout à fait normale. Quand exceptionnellement des œuvres de femmes étaient publiées, elles n'avaient ni la promotion ni la diffusion nécessaires. Les lectures « féminines » étaient limitées à des cercles réduits et à quelques exceptions près, le sont toujours. De même que personne n'a comparé *Recuerdos del Porvenir* d'Elena Garro et *Al Filo del Agua* d'Augustín Yáñez¹, on ne peut imaginer que certains thèmes de Borges ou de Bioy Casares aient été inspirés par Silvina Ocampo ou qu'il existe un parallèle entre l'œuvre romanesque de Beatriz Guido et celle d'Ernesto Sabato. Oserait-on soupçonner qu'au cours de son séjour au Mexique dans les années 1960, García Márquez se consacrait non seulement à apprendre Rulfo par cœur — comme il l'avoue lui-même — mais à lire Elena Garro, Nelly Campobello et Rosario Castellanos ? Comment peut-on expliquer que



Archives - photos du CIAG

Cristina Peri-Rossi, écrivain uruguayenne.

l'Argentin Hector Bianciotti, leader du « nouveau roman », soit tant traduit, diffusé et loué, alors que la Mexicaino-cubaine Julieta Campos, maîtresse du genre, est seulement connue dans son pays ? Que dire des récits de Mario Benedetti qui deviennent chaque jour plus célèbres, alors que l'extraordinaire œuvre de l'Argentine Elvira Orphée, publiée également sur les enfers de la torture sous la dictature militaire, passe presque inaperçue ? On ne lit pas davantage les récits où la Chilienne Ana Vasquez reproduit le témoignage des torturés.

Qui peut nier que le pouvoir est toujours au « macho » en Amérique latine ? Si le machisme populaire cède aujourd'hui la place, dans les élites sud-américaines à une forme plus « raffinée » de chauvinisme mâle, l'oppression que supporte la femme affecte sa vie privée et professionnelle. A cette condition d'infériorité, s'ajoute un système de vie qui impose le déséquilibre social, la distribution injuste des richesses, les régimes militarisés ou dictatoriaux. Les romancières dénoncent leur condition et prennent la défense des droits de l'homme. A peine connues, à peine traduites, ces femmes ont déjà parcouru un long chemin dans la connaissance et l'interprétation du continent latino-américain. ●

Helena Araujo²

¹ *Al Filo del Agua - Au fil de l'Eau*, écrit par Augustín Yáñez en 1947, est un des romans les plus importants sur la Révolution mexicaine. *Recuerdos del Porvenir* d'Elena Garro est traduit en français (*La fête à Ixtepec* - Traduction d'Alice Gascar, Stock Paris - 1966).

² Journaliste et écrivain colombienne, mariée, puis veuve d'un Suisse, Helena Araujo vit à Lausanne depuis dix ans. Mère de quatre filles, elle s'avoue féministe et prépare un ouvrage sur les femmes-écrivains d'Amérique latine. Auteur d'un roman, un recueil de nouvelles et un livre de critique littéraire, elle n'est pas encore traduite en français.